

Enfances  
en  
Flandres



# Enfances en Flandres

textes de Charles d'Ydewalle  
dessins de Georgette d'Ydewalle

Editions du musée Van Maerlant · Damme

Ce livre ENFANCES EN FLANDRES avec textes de Charles d'Ydewalle et dessins de Georgette d'Ydewalle a été imprimé en novembre 1965 sur les Presses de l'Imprimerie Breydel à Bruges à un tirage de 250 exemplaires.

# La flamme danse au plafond

Chacun de nous s'est posé la question : « Quel est mon plus vieux souvenir ? ». Mais la réponse n'arrive qu'à grand peine parce que, après quelques réminiscences, on s'embrouille un peu. Pour moi, en écartant patiemment les broussailles du passé, en poussant toujours plus avant sur le sentier de la mémoire, j'arrive à un moment unique.

Nous habitions Saint-André les Bruges, pays de bruyère et de sapins et ma mère me conduisit à Gand chez une vieille tante. Le soir tombait. Quand il fit nuit noire, j'étais toujours à Gand, ce qui ne laissa pas de me troubler. Ma mère me coucha, me borda dans un grand lit inconnu en style Louis Philippe.

Je n'avais pas quatre ans.

La flamme d'une seule bougie faisait danser des dessins blancs au plafond noir. Alors une angoisse affreuse me saisit la gorge. Soudain j'osai tout dire : « Maman... Maman... ». Ma mère, qui me considérait avec inquiétude, demanda : « Quoi ? Tu as mal ? ». Je répondis : « Je voudrais retourner à Saint André, tout de suite, vite, vite... ».

Quand ma mère m'eût expliqué les choses, et que nous irions à Saint André le lendemain, je regardai, épouvanté, le plafond, où dansait la lumière de la chandelle. Une nuit entière dans ce lit inconnu, c'était quelque chose comme l'Eternité. J'avais perdu mon pays, oui, mon pays. Pour la première fois (à trois ans), je n'avais plus de maison et, me retournant contre le mur, j'offris à Dieu, inconsciemment, « le cantique des soupirs ».

Cette phrase, dite en un sanglot : « Je voudrais retourner à Saint André » retentit dans ma vie comme un long, long appel au secours. On en riait quand j'eus un domicile fixe. Puis je devins journaliste et errant et je réclamai Saint André plus souvent. Pendant les quatre années de guerre je ne fus plus qu'un vagabond. Enfin je m'habituai, comme tout le monde... avec un frisson passager, quand je lus, d'Albert Samain : « Voici que les jardins de la Nuit vont fleurir ».



La flamme danse au plafond

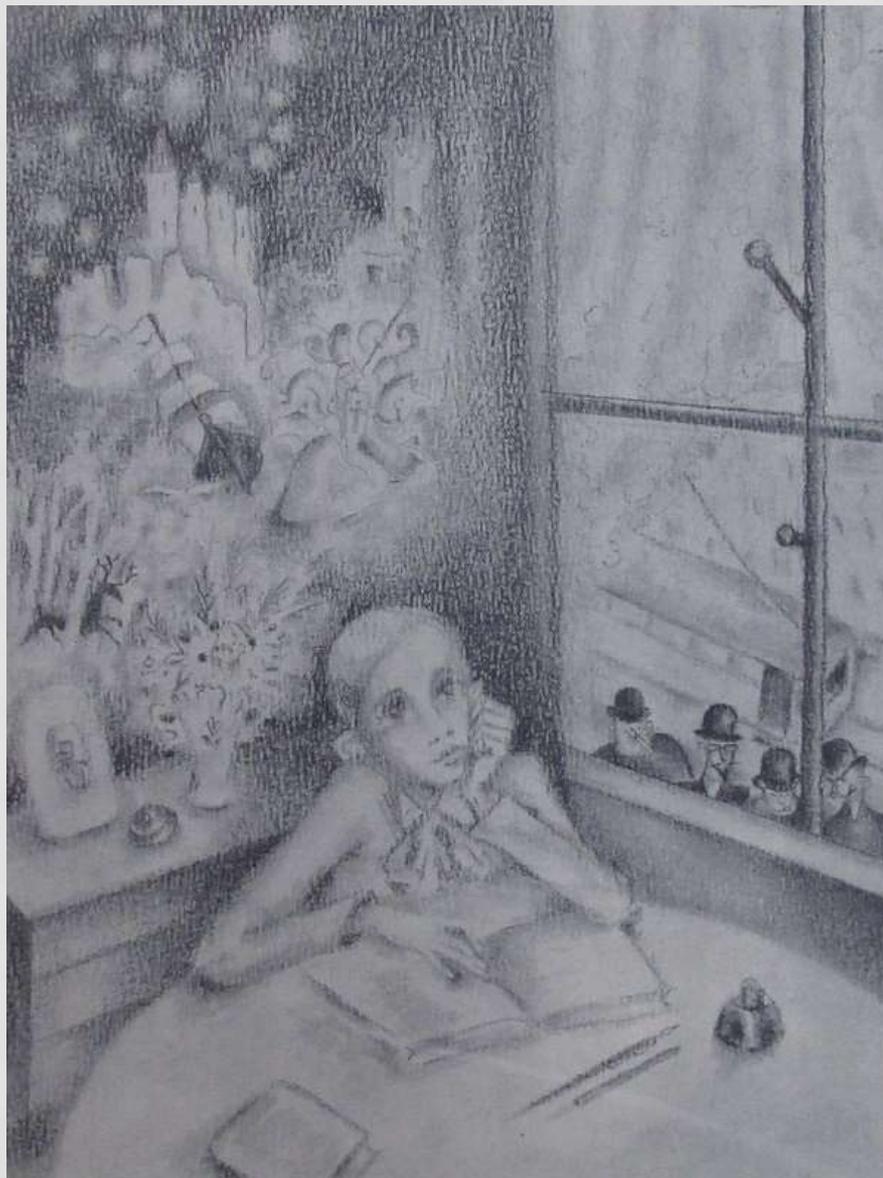
# L'enfant qui rêve

Pendant les longs offices bénédictins, j'avais de curieuses distractions, des évasions, et en vacances, épouvanté déjà par le gouffre du néant et par celui de la vie éternelle, je m'étais paresseusement réfugié dans le passé. A Bruges, il n'était guère possible à l'époque de faire autrement. Vous n'empêchez pas les fils de caravaniers d'aimer les chameaux. Il faut bien, dans l'immense ennui, de la vie se réfugier quelque part. Ainsi me suis-je réfugié dans la chevalerie et dans l'héroïsme. J'ignorais encore à cette époque le charme des textes sacrés, la magie orientale, tels que je les ai connus plus tard en lisant beaucoup. Hélas les Brugeois de ce temps n'étaient pas tous poètes. J'avais beau m'évader, quitter le présent, oublier mon assiette à table, mon devoir à l'étude, ma brique de savon au fond de mon bassin, tout ce qu'un poète peut oublier sur la longue et poussiéreuse route de la vie, il se trouvait toujours quelqu'un pour me ramener à la réalité.

O tristesse des orages désirés et qui désespérément refusaient de se lever à l'horizon ! Il fallait bien en prendre son parti.

Toute notre vie est ainsi faite d'un déséquilibre entre ce qui est et ce qui devrait être.

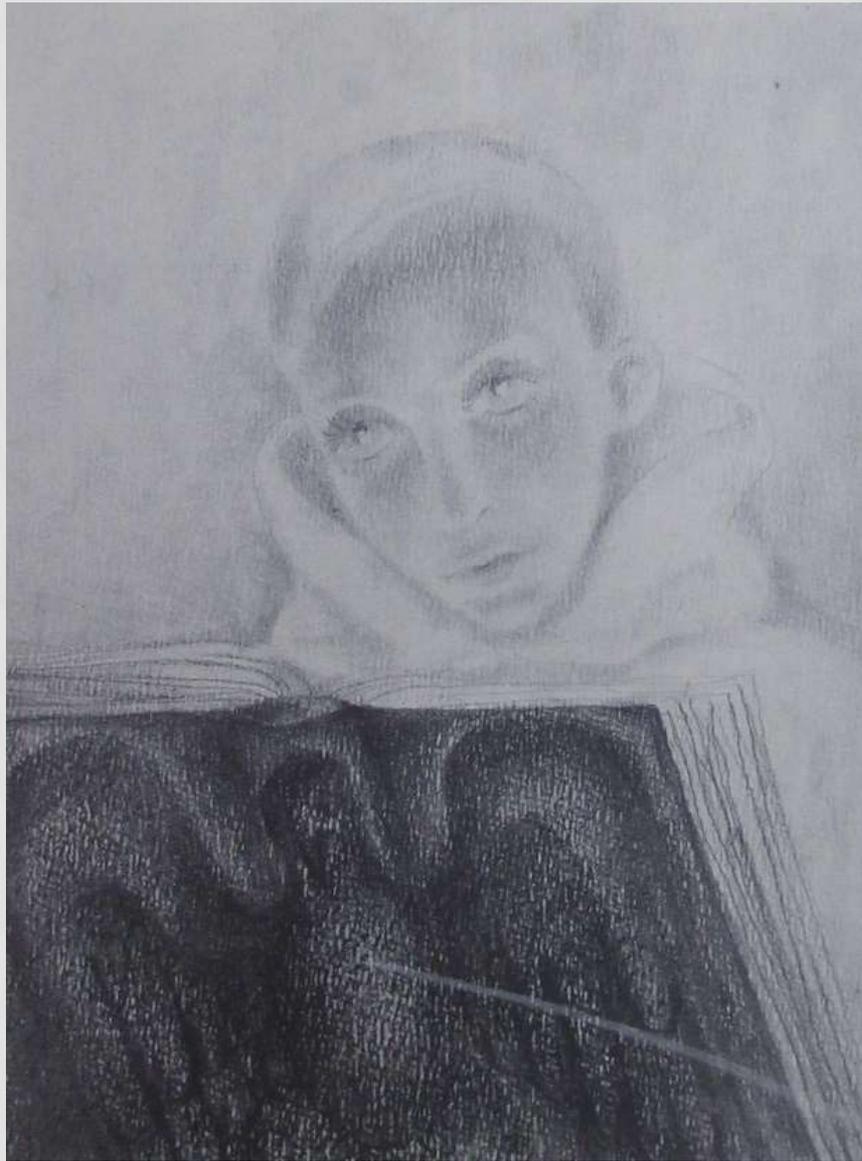
Aujourd'hui mon plus cher souvenir est celui des beautés entrevues dans mes rêves d'enfants, des beautés qui se déroulaient dans un monde qui n'a jamais existé et qui n'en a que plus de charme.



L'enfant qui rêve

# La nuit de Noël du petit chantre

« Je me relevais, rassuré, le front haut  
et comme transfiguré par la grâce  
ma voix s'élevait, toute seule, vers les voûtes  
immenses ».



La nuit de Noël du petit chantre

# La vocation littéraire

J'ai appris à écrire à force de lire, à force d'absorber des livres d'histoire et des romans historiques. Et puis ce fut surtout l'hiver à côté d'une table où ma grand'mère, sous la lampe qui chantonnait doucement, écrivait, écrivait, d'innombrables lettres, toutes en excellent français. Quelquefois je levais le nez de mon livre pour regarder les bûches qui flambaient dans l'âtre et il me semblait que des lucioles, des petites mouches enchantées, s'échappaient de ces flammes.

En moi-même c'étaient des moustiques enchantés qui, bruissant dans mon imagination, m'initiaient à un métier singulier que j'allais exercer plus tard, celui d'écrivain. La littérature pour moi c'est une odeur de lampe à pétrole et de bûches de sapin. Ainsi naquit le plaisir de lire, le plaisir qui prépare à tous les autres plaisirs.



La vocation littéraire

# Les cousins de France

Quelquefois pendant les longs et heureux hivers que nous avons passés chez ma grand'mère française, saisons toutes remplies de travail et de poésie, les cousins de France arrivaient et c'était tout un événement. Ma grand'mère ne se tenait plus de joie. Depuis un instant elle guettait l'apparition des lumignons de son coupé dans l'avenue, suivait les flammes des bougies invisibles derrière les massifs de rhododendrons puis dansantes dans la dernière foulée des chevaux. Enfin on entendait le claquement des portières, les ébrouements et le cliquetis joyeux des gourmettes dans l'odeur chaude des deux carrossiers en sueur, et le choc des valises, et les cris de joie, et les embrassades... Dans le grand vestibule plein de chrysanthèmes et d'odeur de sapin flambant, c'était une fusée de rire, d'étreintes, d'exclamations, de joues fraîches s'offrant aux joues chaudes sous les regards bienveillants des portraits d'ancêtres, belges et français mêlés.

Mon imagination s'est grisée de chevalerie française quand mes yeux s'ouvraient à peine à la splendeur de l'histoire et j'étais heureux de trouver dans le présent un langage qui généralement en Belgique ne m'était offert que dans les livres.

Le soir, dans mon lit, j'entendais la grande pendule du rez-de-chaussée marquant lentement dix heures. Les coups doucement rythmés montaient jusqu'à mes oreilles noyées dans la chaleur de l'oreiller. J'avais l'impression qu'ils montaient un à un l'escalier, réveillant les portraits de famille, chasseurs à perruque poudrée, échevins en rabat de dentelle, dames en robes à paniers... Quelle dégringolade de pastels, mes amis ! . . . Les coups montaient, montaient, marche par marche en cadence. Leur égrènement tournait à la gavotte. Alors les cousins de France soudain ralentissaient leur babillage. Voici qu'ils parlaient lentement. Ils se levaient, formaient un cortège tout doucement comme pour passer à table.

Et tous, en grande cérémonie, hochant doucement la tête, disparaissaient dans le grand sommeil du Passé.



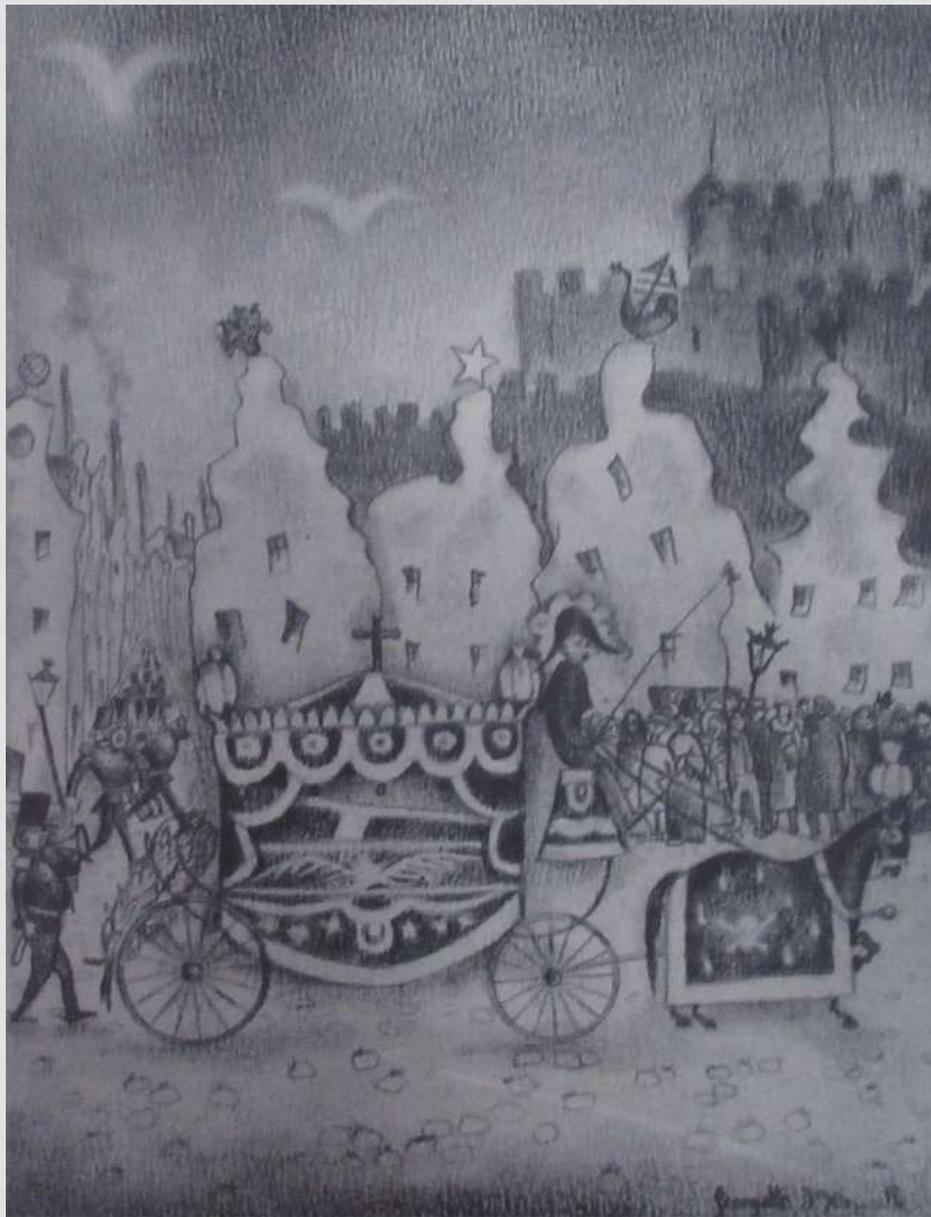
Les cousins de France

# Le cortège funèbre

Petit collégien à Gand avant 1914, j'apercevais de loin des révolutionnaires, des anarchistes, des nihilistes. Il faut se rappeler que la révolution russe se préparait sur les bancs de l'université, hors de Russie, surtout à Genève, à Grenoble, à Liège, à Gand, où les jeunes intellectuels moscovites prenaient des brevets d'ingénieurs.

Un beau jour, un Russe, qui avait trop lu des philosophes absurdes, déchargea un revolver dans la figure d'un agent de police gantois après je ne sais quelle rixe. La colère à Gand fut terrible. J'assistai rue de Bruges, près du château des comtes, au défilé du cortège funèbre. Toute la foule recueillie paraissait condamner le nihiliste et les mauvais garçons de la pensée européenne qui fréquentaient, coiffés de petites casquettes aux interminables visières, les tavernes, les tabagies pauvres de la Place Ste Pharaïlde. Et c'était un spectacle, ce cortège populaire dans une rue bourrée de souvenirs, avec sa rangée de maisons en dents de scie caressée alors par le vol des mouettes en quête de charognes marines. Et la foule noire, et la musique de la police à ruban de crêpe. Tout cela au pays classique des mouettes, des gens du Lion et de la Griffes.

L'étudiant rouge a tiré. J'hésitais entre l'étudiant et sa victime et quelque chose me disait qu'il y avait là une grande affaire en préparation, une affaire historique.

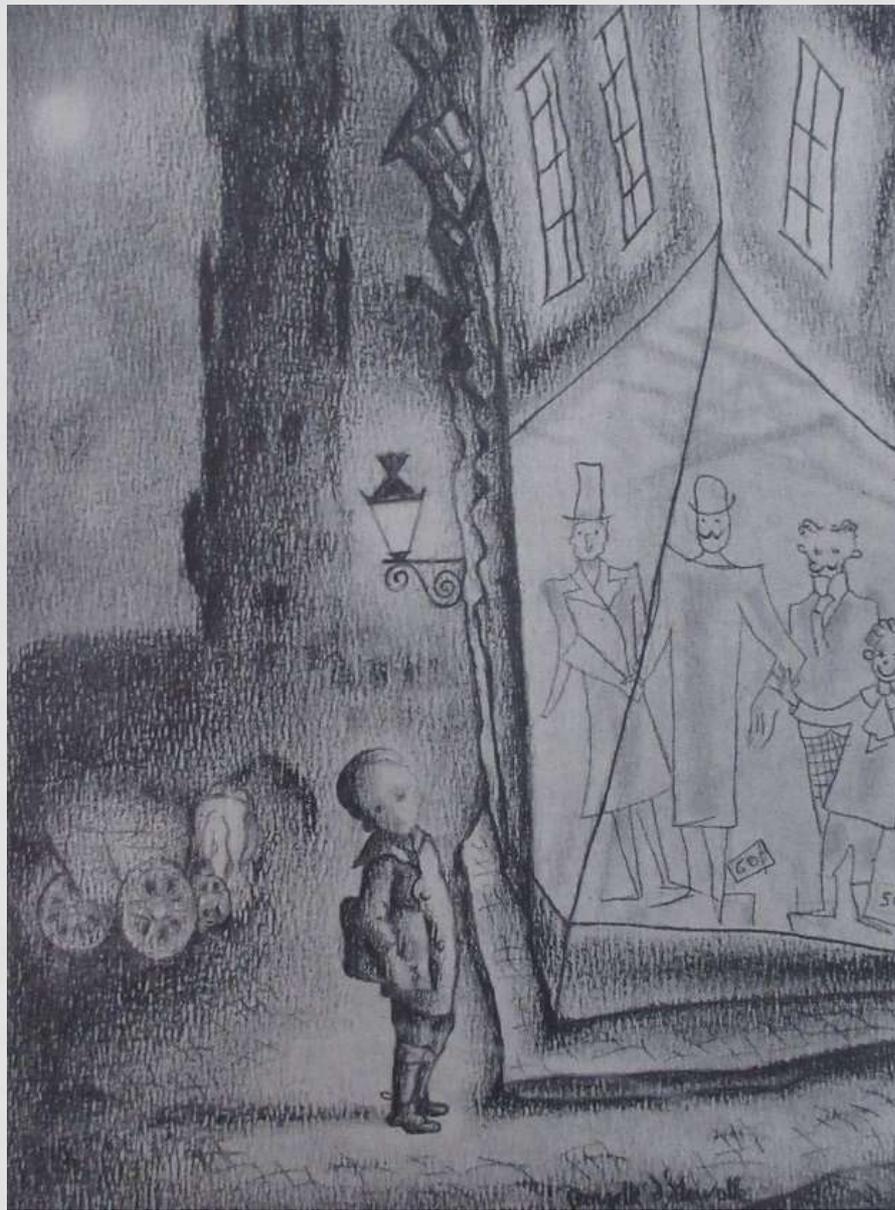


Le cortège funèbre

## Les mannequins de la nuit

Quelquefois, dans la pénombre et le brouillard de la Grand'Place de Bruges, je m'arrêtais devant un magasin, devant des vitrines où des mannequins costumés en gamins ou en messieurs étalaient de beaux costumes. Visages souriants mais fabriqués dans un monde fabriqué. Je me retournais vers la haute lanterne octogonale du beffroi et en cette saison d'automne où les touristes ont disparu, j'admirais silencieusement les charettes et même les chariots des poubelles municipales traînés par des chevaux qui s'en allaient au loin dans l'irréel.

Et toutes choses étaient irréelles à l'époque, même et surtout les mannequins dans la nuit.

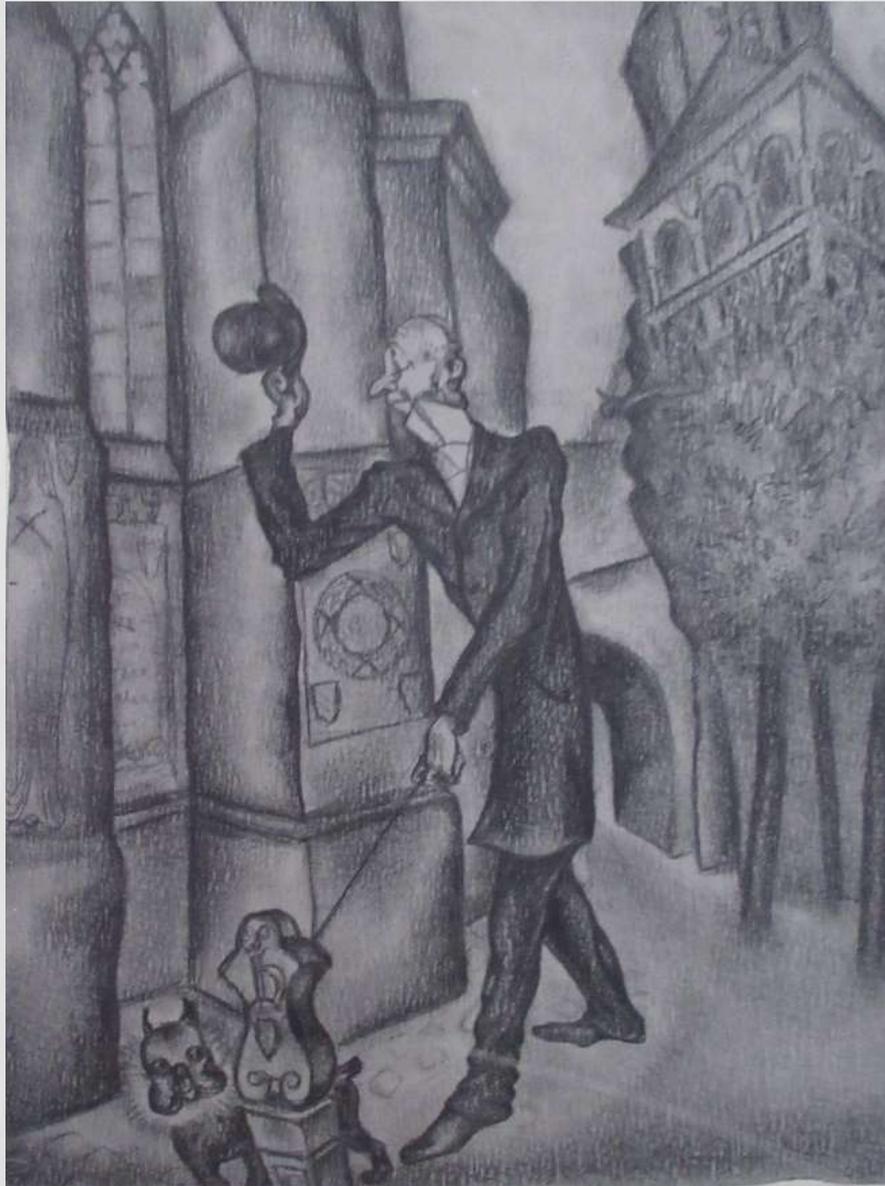


Les mannequins de la nuit

# In paradisum

Les environs immédiats de l'église Notre-Dame à Bruges s'appellent simplement in paradisum parce que, devenus cimetière, ils évoquent le lieu où après un service funèbre l'officiant chante : « In paradisum deducant te Angeli ». Un de nos cousins qui vivait en servant Dieu et en boitillant de droite et de gauche, traînant par une longue laisse un grand dogue, se promenait souvent dans ce paradis en saluant à coups de chapeau melon des croix et des tombes. C'était un homme bien élevé simplement qui rendait ses derniers devoirs de politesse à des ancêtres, à des grands-oncles, à des grand-tantes qui dans ce paradis reposaient, un paradis rempli encore de l'écho des cantiques sacrés chantés en leur honneur il y avait longtemps, longtemps...

Lui-même aujourd'hui doit être quelque part au paradis et je cherche en vain l'endroit où à mon tour je pourrais avec majesté lui tirer mon coup de chapeau comme on fait entre gens bien élevés, des vivants et des morts.



In Paradisum

## La mort du vieux cocher

Les cochers de fiacres, à Bruges, formaient une corporation élégante. Ils avaient toujours, à la main, le melon obséquieux, le fouet gaillard, le geste large, le verbe haut et déférent à la fois. Bavards, rougeoyants, collet haut, veste large, couvertures écossaises, ils chassaient le touriste. Les calèches et landaus, celui-ci les reconnaissait dès la sortie de la gare en style gothique troubadour. Debout sur leurs banquettes, claquant du fouet, ils n'employaient jamais, pour partir de leur voiture, le mot fiacre.

Leur corporation se reformait au pied du beffroi où ils tenaient conseil, battant la semelle, quand les moineaux sautillaient autour des crottins. L'un d'eux fit fortune, tout en sirotant des petits verres, puis vendit son équipage et monta un café, où il eut tôt fait de boire son fonds avec son revenu. Alors, quand il n'eut plus ni fiacre ni café, il accepta de petits emplois, de porteur à domicile, de balayeur. Mais, à ses heures de loisir, il retournait au pied de la grande tour, pour causer. Il n'était plus cocher. Il ne pouvait plus vociférer « Voiture, ... m'sieu ... voiture » parcequ'il n'avait plus de canasson attelé à une victoria, que lui même appelait voiture et que nous qualifions inconsciemment de fiacre !

Il s'appelait Valère et il saluait encore. Et il avait chapeau melon et des rouflaquettes aux oreilles, encore. Son teint violet, son dentier, son haut col raide, sa manière enfin, tout ce capital glorieux, lui restait. Valère connaissait tout le monde et, même sans équipage, il demeurait cocher. Avec ses anciens collègues, il retournait au cabaret des **Quatre Vents** où ils jouaient au tric trac. Valère portait toujours des bottines à boutons, avec des empeignes couleur chamois, cadeau d'un ancien patron, et il avait le talent de décocher du « Monsieur le Baron » aux passants qui ne l'étaient pas encore.

Il s'employait dans les maisons nobles, à toiletter des chevaux nobles, un vrai perruquier pour chevaux. De la croupière à la gourmette il pouvait toujours rendre un harnachement « distingué ». Dans le monde des écuries c'était un homme du monde.

Il est mort noblement, dans une chambre très pauvre, entre deux gravures de chasse, et son maigre profil, moulé par la mort, avait simplement changé de couleur. Du violet de l'incendie, du pourpre du porto, du corise des casaques fameuses, il avait simplement tourné au jaune cireux des cierges.

Mais quelle magnifique vie de conservateur ! J'ai souvent pensé que Valère, cocher brugeois, était un homme comme nous, un archéologue, acharné à sa propre conservation. On rétribue et pensionne des conservateurs de musées et de bibliothèques. Valère conservait la corporation des cochers de fiacre. Le taxi, pour lui, c'était un aspect de la Révolution.



La mort du vieux cocher

# Les chaisières

Toutes nos églises dans nos enfances étaient hantées par de singulières matrones qui venaient nous déranger pour nous réclamer des gros sous au milieu de la messe. En fait, ces chaisières il faut les regarder à travers le prisme du passé dans la portée des rayons et des ombres, et tout nous permet de penser qu'elles n'étaient que les dernières héritières du cortège des fées, vieilles et retatinées sorties des buissons et des brouillards à l'automne. Que vouliez-vous faire d'une chaisière sinon une fée et que vouliez-vous faire d'une fée vieillie et racornie sinon une chaisière d'église grapillant ses sous troués autour d'une colonne ?

C'était leurs refuges à ces pauvres êtres inexistants et qui, revenant parmi nous, trottaient sous des voûtes incomparables pour disparaître un jour sans laisser de traces.



Les chaisières

# Les fous

De tout temps on nous accuse à Bruges d'être un peu fous, et sans doute a-t-on raison. La chronique veut qu'un duc de Bourgogne déclarant à ses magistrats municipaux : « Il faudrait ici une maison d'aliénés » s'attira cette réponse : « Monseigneur, il suffirait de fermer les portes de la ville ».

Or, en 1944, dans la résistance, un de mes cousins germains, forcé de chercher asile quelque part, fut se réfugier dans une maison de fous près de Bruges. Jamais il ne dormit d'un sommeil si tranquille parmi les gâteux, les scrofuleux, ceux que les rois de France au bon vieux temps eussent du guérir des écrouelles. Les Allemands n'y comprirent rien, pensèrent que ce malade était un aliéné comme les autres, et sans doute leur système à eux était-il une histoire de fous.

Ce qui prouve que parmi les fous il en est qu'Erasme pourrait combler de ses faveurs. Mon cousin est mort depuis, après avoir fait une guerre intrépide. Et ceci nous démontre que dans notre esprit de résistance à l'oppresseur, nous n'étions pas si fous que ça.

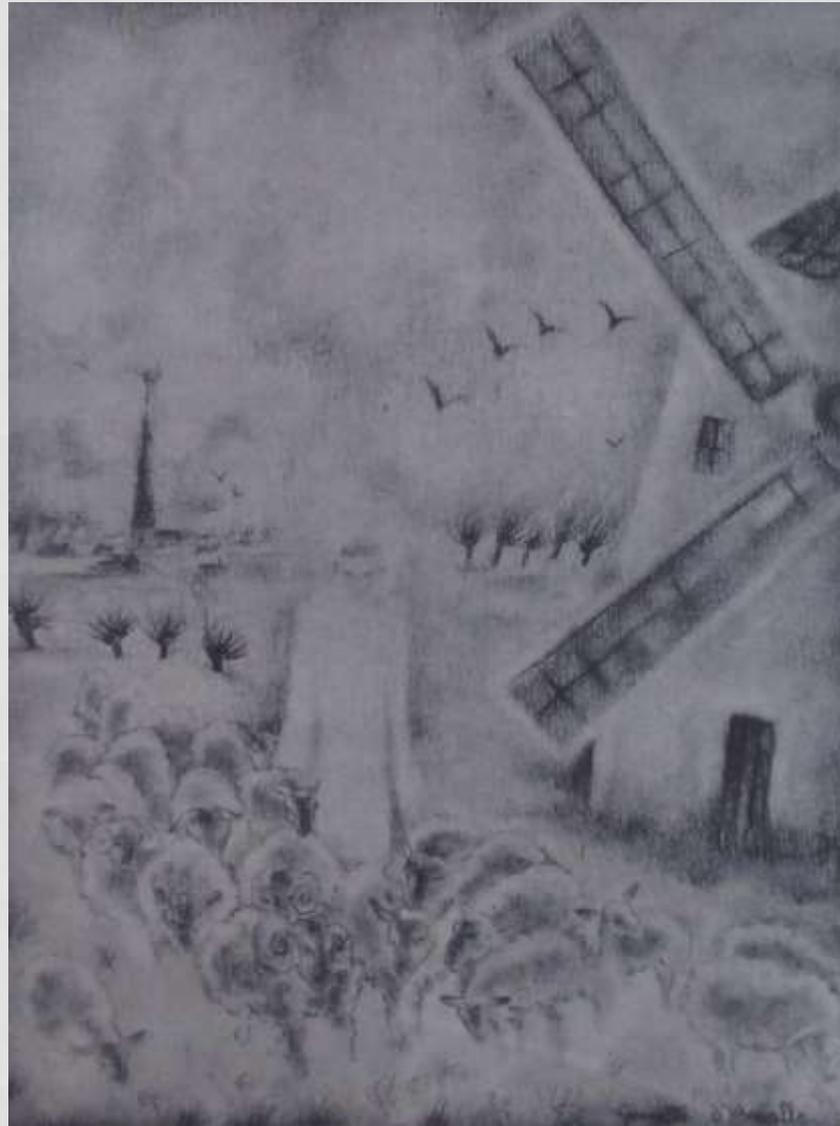


Les fous

# Le troupeau enchanté

Mon cousin le moine avait à Meetkerke une thébaïde dans un moulin et avec la passion de l'oraison il avait celle de la plaine et des moutons. Je fus le voir un jour dans son moulin pour lui parler de la belle nature offerte par le bon Dieu. Spontanément il me reparla de ses moutons. Or, ses brebis, il me tardait de les voir à nouveau. Nous dégringolâmes une échelle et le moine s'élança. Il était heureux. Sa soutane noire, en balayant les hautes herbes, faisait un bruit de sarclouse. Sur sa terre de Flandre maritime il se sentait parfaitement maître, seul maître après Dieu. Le temps que nous appelons (ridiculement) mauvais temps, c'est-à-dire le vent du nord cornant sur les labours, il le trouvait très beau et il avait parfaitement raison. Ce jour là le soleil brillait curieusement. Nous rejoignîmes vite le troupeau, le plus beau troupeau de lincols croisés de texels qui ait jamais brouté les hautes herbes de notre pays. De sa grande communauté il connaissait chaque sujet, chaque bélier, chaque agnelle et pour en parler les mots charmants de l'Écriture lui revenaient tout naturellement aux lèvres : le bouc émissaire, la brebis galeuse, la séparation des boucs des brebis. Plusieurs moutons avaient des oreilles bleues. C'était le sang cela paraît-il, le sang bleu, l'indice de la race. Ils venaient vers nous en toute confiance, bêtes mythologiques et évangéliques, tour à tour héros de légende antique et symbole eucharistique. Au loin on reconnaissait aisément les trois tours de Bruges, la ville de la Toison d'Or. Mon cousin le moine ne tarissait pas : « Ce que c'est beau un mouton, ce que c'est complet, laine, viande, sang et fumier. Seulement c'est délicat, difficile, sujet aux abcès, jambes vite claquées, mauvaise tournure. Tantôt ils se mettent à manger la laine de leur voisin, ce qui leur fait des tampons dans le ventre et ils en crèvent. Tantôt c'est ci, tantôt c'est ça. Tiens voici un vanneau installé sur le dos d'un mouton. Regarde le. Il chante. Et le mouton tourne la tête pour l'écouter. Est-ce que ce n'est pas merveilleux ? ».

C'était parfaitement merveilleux en effet, c'est-à-dire supranaturel, extraterrestre, homérique ou simplement biblique.



Le troupeau enchanté

# Le geste éternel

Dans la chapelle St-Basile à Bruges, la chapelle du St. Sang, on voit se recueillir fréquemment des pieuses femmes, laides ou jolies, et qui souvent ont été très belles. Elles viennent égrener leurs chapelets et surtout s'agenouiller et baiser les pieds de la statue du Christ. D'instinct le pèlerin que nous sommes reconnaît en elles Marie-Madeleine dont le geste éternel se renouvelle de siècle en siècle.

Et très clairement nous reconnaissons la masse des croyantes et des orantes qui, à travers les siècles, viennent joindre les mains au pied de la même image, baiser les pieds du Seigneur et, en pensée, lui laver ces mêmes pieds qui sur les chemins de Palestine ont commencé une route qui, pour le profit de nos âmes, ne se terminera jamais.



Le geste éternel

# INDEX

La flamme danse au plafond

L'enfant qui rêve

La nuit de Noël du petit chantre

La vocation littéraire

Les cousins de France

Le cortège funèbre

Les mannequins de la nuit

In paradisum

La mort du vieux cocher

Les chaisières

Les fous

Le troupeau enchanté

Le geste éternel